



Les métamorphoses d'un vieux foyer d'industries : Corbeil, Essonnes, Evry et Ville nouvelle

André DARMAGNAC
Philippe OULMONT



Les métamorphoses d'un vieux foyer d'industries

Corbeil, Essonnes, Evry et Ville nouvelle

Liste des publications

- n° 1 30 ans d'Essonne, 30 ans de ville nouvelle, la naissance d'une ville nouvelle (1998)
- n° 2 Ville nouvelle d'Evry, les étapes de la naissance (2000)
- n° 3 Souvenirs et affiches de 1973 à 1990 (2001)
- n° 4 Pierre HAPPERT, chef de culture de la ferme du Bois-Briard (2002)
- n° 5 Histoire et patrimoine de la région d'Evry (2003)
- n° 6 André LALANDE, une ville... un homme (2004)
- n° 7 Témoin de l'enfantement des ZAC (2005)
- n° 8 Le développement économique au temps de l'Epérvy (2006)
- n° 9 L'animation sociale et culturelle au temps des pionniers (2008)
- n° 10 Les idées de départ des urbanistes d'Evry ville nouvelle (2009)
- n° 11 Associations d'habitants n°1 (2010)
- n° 12 Michel BOSCHER (2011)
- n° 13 Associations d'habitants n°2 (2012)

Le mot du président

Corbeil et Evry : un avenir commun ?

Dans le prochain Schéma Directeur de la Région Ile de France, l'avenir des territoires de Corbeil et d'Evry passe par leur organisation dans une seule intercommunalité, car la réalisation du Grand Paris et de son réseau des transports urbains risque fort de les laisser à l'écart du développement régional. Pour être attractives, nos villes doivent bientôt se mettre ensemble.

Par ce document-mémoire, Mémoires et Avenir de la Ville Nouvelle rappelle ce qu'elles avaient de commun et ce qui les a séparées.

Corbeil et Essonne ont une vieille histoire industrielle, que raconte M. Philippe Oulmont, ancien professeur d'histoire au lycée Doisneau, et grand connaisseur de celle-ci. A l'embouchure de l'Essonne et de la Seine, ces communes jumelles qui ont fini par fusionner furent des terres d'innovation et d'entreprises, sous l'impulsion de grands capitaines d'industrie dont la tradition allait se perpétuer avec IBM ou la SNECMA.

Evry fut choisie pour devenir une ville nouvelle et une préfecture. C'est André Darmagnac, géographe de formation et qui, à l'Etablissement Public d'Aménagement (EPEVRY) fut un important acteur de cette urbanisation, qui nous raconte son histoire industrielle : elle a été également une terre de haute technologie, dont la tradition se poursuit avec le GENOPOLE et de nombreuses petites entreprises de pointe.

Mais qu'ont-elles en commun, les histoires de nos territoires ? Des choix ont été faits à la fin des années 1960, pour ou contre l'appartenance des communes à la Ville Nouvelle ; ces choix ont été largement politiques. Alors que Corbeil-Essonne était communiste et Evry gaulliste, les élus, locaux et nationaux, essentiellement motivés par des options plus idéologiques qu'économiques, ont manqué de clairvoyance : nous le payons aujourd'hui.

Avec la ville nouvelle, Corbeil-Essonne a perdu les administrations départementales et a vu disparaître beaucoup de ses industries, au profit d'Evry, qui avait les moyens de l'Etat pour y

implanter les activités nouvelles. Et nos populations se sont différenciées, au point de faire obstacle au rapprochement maintenant nécessaire.

Pourtant, Corbeil-Essonnes et Evry ont aussi une histoire commune : il faut l'écrire et la raconter pour faciliter leur rapprochement. C'est ce à quoi va s'attacher notre association dans l'année qui vient : nos mémoires ne sont-elles pas un des ferments de notre avenir commun ?

Joseph Nouvellon



Généthon Bioprod, centre de production de vecteurs de thérapie génique

L'expansion industrielle de Corbeil-Essonnes au XIXe siècle

Philippe Oulmont

Dans l'histoire du processus de la révolution industrielle jusqu'à nos jours, Corbeil-Essonnes est un cas d'école insuffisamment connu. Sur près de deux siècles s'y manifestent les effets d'une évolution industrielle cohérente, à la fois constructrice et destructrice. Là, en un même site et parfois dans le même bâtiment, on peut observer clairement la succession des phases de l'histoire industrielle européenne des deux derniers siècles. Le site du moulin d'Angoulême, sur un bras de l'Essonne, est ainsi l'exemple d'une extraordinaire continuité, tour à tour moulin à céréales et à papier au Moyen Age, à foulon pour les Gobelins au XVIIIe siècle, puis filature hydraulique de coton, moulin à céréales, usine de pâte à papier de bois, atelier de construction mécanique et même d'assemblage de circuits imprimés en 1978, avant sa disparition dans un incendie à la fin des années 1980.

Pour le XIXe siècle, l'enquête est très révélatrice, à la fois sur le plan quantitatif des volumes de production, du nombre d'entreprises et des effectifs ouvriers, et surtout qualitativement, par la précocité et la variété des innovations, la continuité des initiatives, des réalisations et des abandons. Dès le début de ce siècle, une sorte de « success story » semble se mettre en place, concrétisée par un véritable décollage industriel et confortée par la deuxième phase de la révolution industrielle. Ce bourgeonnement qui portera ses fruits mérite qu'on y regarde de près.

Une proto-industrialisation précoce

Le processus est amorcé au XVIIIe siècle qui installe progressivement Corbeil et Essonnes en première ligne dans la voie de l'industrialisation, c'est-à-dire de la transformation des activités, des sociétés et des paysages, selon des phases de création puis de déconstruction successives. Si le démarrage est lent, le développement qui en résulte est durable. Il bénéficie déjà de conditions naturelles et humaines favorables qui ont été des facteurs essentiels.

- Un site de confluent et de carrefour avec, sur la commune d'Essonnes, des disponibilités en terrains plats constructibles au bord de l'eau, notamment la prairie Saint-Jean.

- Un arrière-pays riche par ses ressources en tourbe, la fertilité des terres à céréales, l'élevage ovin et la permanence d'un artisanat textile à domicile (filage et tissage de la laine, tricotage des bas) qui complète les ressources des ruraux sans épuiser la réserve de main-d'œuvre disponible.

- Des voies d'eau profitables, avec en particulier la rivière Essonne, non plus pour la navigation comme aux siècles antérieurs, mais comme source d'énergie abondante et matière première de qualité car peu minéralisée. De régime régulier avec un débit de 4 à 8 m³/s et une pente de dix mètres de dénivellation sur six kilomètres, elle est aménagée dans ce secteur en sept biefs et seize à dix-sept sites polyvalents équipés depuis le Moyen Age en moulins de toutes sortes (jusqu'à 25 établissements). C'est donc ce que l'on appelle une rivière « réglée » au détriment de la navigation, et dont le potentiel hydraulique est utilisé à son maximum possible au début du XIXe s. Mais alors que l'Essonne qui était navigable ne l'est plus, la Seine va le devenir presque douze mois sur douze, grâce à l'aménagement de grandes écluses. Ainsi pourront être apportées les matières premières et sources d'énergie - parfois de très loin en amont ou en aval, comme les charbons de Décize et Blanzky, ou plus tard les bois résineux pour la papeterie - et écoulées les productions vers l'aval (blés, farines, laines et peaux, fers)

- La proximité de Paris est un atout capital. Là se trouve la demande, donc les débouchés ; de là pour l'essentiel viennent les investissements, la matière grise et les savoir-faire qui alimentent des activités de sous-traitance (bonnets, chapeaux) ou de production complète (pains de Corbeil amenés sur des bateaux descendant la Seine, toiles peintes, papiers). La grande ville fournit aussi ses sous-produits (tels les haillons et chiffons, matière première de la pâte à papier), tout en exerçant une forte attraction sur la main d'œuvre locale qu'il faut s'efforcer de retenir. En même temps, la distance offre des avantages aux entrepreneurs sur le terreau local, plus de liberté d'action, une main d'œuvre meilleur marché et peut-être moins susceptible d'agitation.



Le site historique des grands moulins de Corbeil au confluent de la Seine et de l'Essonne, avec de gauche à droite les moulins et leurs quais intérieurs, l'écluse du canal de l'Essonne, la halle aux grains et le magasin de la Réserve, au fond. Peinture anonyme, vers 1788. Cl. Archives départementales 91

- Avec une population mieux nourrie au XVIII^e siècle grâce aux progrès agricoles dans le Bassin Parisien, le contexte démographique rend disponible un pourcentage croissant de main-d'œuvre d'origine rurale, saisonnière puis permanente, prête à d'autres activités. A ceux-là s'ajoutent des techniciens et des entrepreneurs dynamiques venus de l'extérieur. Certains sont arrivés très modestement, sur le chemin de la grande ville, comme Pierre Cassé. D'autres, sont venus de Paris où ils étaient parfois arrivés de l'étranger, comme les

Les frères Oberkampf et leurs cousins Widmer sont des « indienneurs » badois ; des techniciens métallurgistes en cuivre ou en fer viennent du Lyonnais, d'Alsace et parfois de Suisse ou d'Allemagne, sans oublier les « mécaniciens » anglais, irlandais ou écossais qui arrivent déjà à la fin du XVIII^e siècle.

Pierre Cassé, petit taillandier de 15 ans issu de cultivateurs beaucerons, arrive seul à Corbeil en 1813 où il est embauché comme forgeron puis serrurier chez les Feray à Chantemerle. Son fils Léon travaille à 7 ans comme rattacheur à la filature, avant son apprentissage de chapelier chez un oncle à Paris. A son retour à Essonnes, il fonde une entreprise de chapellerie très active jusqu'au milieu du siècle suivant.

Oberkampf

Les premières formes d'industrialisation s'organisent en quatre secteurs novateurs où l'activité productive est caractérisée par le regroupement. Ces manufactures proto-industrielles ou « proto-fabriques » de la deuxième moitié du XVIII^e siècle ne sont pas encore des usines ; elles ne concentrent que de petites quantités de main d'œuvre, mais avec parfois des machines modernes, actionnées par des roues hydrauliques. On peut déjà y observer des innovations précoces et stimulantes, dans la préparation des poudres et des toiles peintes, la production des farines et la fabrication du papier.

- Installée depuis 1628, la poudrerie d'Essonnes n'a pas cessé d'expérimenter des procédés novateurs largement illustrés dans L'Encyclopédie de Diderot, qui la prend pour modèle. Lavoisier, Berthollet, Du Pont de Nemours y ont travaillé. En 1815, elle est considérée comme le premier établissement en France. Mais de nombreux accidents la font transférer en 1821 au Bouchet, loin de la ville trop souvent touchée par ses explosions.

- La meunerie est dominée par les Grands Moulins du Roy (puis Grands Moulins de l'Hôpital général), au confluent de l'Essonne et de la Seine. Ils sont modernisés entre 1765 et 1776 par l'ingénieur du roi Dransy, sous la direction de Pierre Simon Malisset, le propagateur de la mouture économique, un procédé qui améliore beaucoup, grâce au blutage préalable, le rendement en farine blanche. Parallèlement, le stockage des grains bénéficie d'installations modernes (magasin de la Réserve en 1767, halle aux grains de Vial en 1784), conformes aux prescriptions des chimistes, physiciens et agronomes des Lumières comme l'académicien Duhamel du Monceau.

- La papeterie connaît une première modernisation remarquable dans l'établissement des frères Leclerc situé dans l'île de Vaux sur l'Essonne, où le spécialiste Jean-Guillaume Ecrevisse introduit en 1781 des machines hollandaises, avec des cylindres pour remplacer les maillets dans la trituration des chiffons. L'installation de dix cuves et de six piles à cylindres en fait le deuxième site modernisé en France après celui des Montgolfier à Annonay. Les Didot, des libraires-imprimeurs parisiens, dirigent activement l'entreprise entre 1789 et 1807, mais ils ne savent pas gérer l'innovation : les plans de la machine à papier en continu, inventée en 1798 par un employé de la papeterie, Louis-Nicolas Robert, sont vendus en Angleterre et non utilisés sur place ; l'établissement devient une filature de laine.

- L'impression sur étoffes de coton est installée par un entrepreneur parisien, Jacques Baron, en 1761. L'impression à la planche de cuivre dès 1766, alors que le procédé arrive à peine d'Irlande en France, fait de l'Indienne une des manufactures les mieux installées du royaume. Christophe-Philippe Oberkampf (1738-1815), le numéro un en France, l'achète en 1769 pour compléter son établissement de Jouy-en-Josas. Le progrès se poursuit sur place avec le chauffage des cuves à la tourbe, l'introduction du calandrage (la bastringue) pour l'impression au rouleau de cuivre, et la mise au point par Samuel Widmer du "vert solide" en 1797.

Par ces exemples, on voit que la continuité locale pluriséculaire des activités est aussi en rapport avec le rôle de l'Etat, chargé de veiller au bon ravitaillement en farine des Parisiens, à la sûreté des routes, à la défense militaire, au bon fonctionnement de l'administration, la presse, la librairie et l'université. Et ce terreau a vu fleurir des initiatives, parfois exogènes, qui ont duré ou non. Ainsi la fabrication des poudres ou la préparation des cuirs (la manufacture des buffles) disparaissent-elles, alors que naît une véritable industrie dans la meunerie, le textile et la fabrication du papier. Le secteur des fabrications métalliques et mécaniques qui se développe en synergie entre ces trois domaines d'activité deviendra aussi une spécialité dynamique de l'agglomération. La Révolution française, loin d'apporter un coup d'arrêt, a peut-être même renforcé l'activité industrielle avec des productions en quantités importantes et parfois à la pointe du progrès technique, dans cinq domaines stratégiques: la farine, la poudre noire, les piques, le papier et les assignats. Au début du siècle suivant, on a déjà ici un tissu industriel et des activités pour lesquelles la région de Corbeil-Essonnes acquiert une importance nationale.

Un décollage industriel spectaculaire

Le décollage industriel est incontestable entre le début du XIXe siècle et les années 1860, dans le cadre de la première phase de la révolution industrielle, avec le passage de la fabrique à l'usine et l'introduction progressive mais systématique de la machine à vapeur à partir de 1819. En même temps que les districts industriels de Normandie, d'Alsace et du Nord, Corbeil-Essonnes se situe alors au cœur de la rivalité technique entre France et Grande-Bretagne pour le coton, le lin, le papier, notamment au milieu des années 1830.

Le secteur textile exerce un puissant effet d'entraînement. Le rôle d'Oberkampff et de ses parents Widmer et Feray a été fondateur, grâce à la construction de la grande usine de Chantemerle par Navier en 1806-1810. C'est alors la deuxième usine textile de France par ses dimensions et par l'intégration technique qui est mise en place, avec à la fois la filature mécanique du coton et le tissage des calicots. De gros investissements (plus de deux millions de francs) permettent d'y mettre en œuvre à la fois des innovations locales et des procédés anglais servis par des techniciens d'Outre-Manche. D'importants effectifs ouvriers (731 en 1812) y travaillent jour et nuit grâce à l'installation de l'éclairage au gaz, et la place des femmes et des enfants y est déjà considérable.

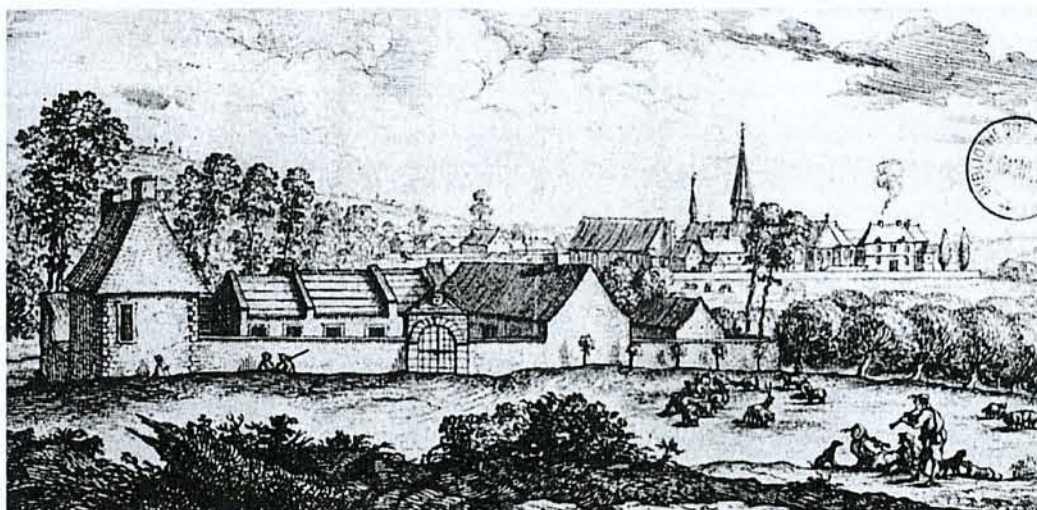


Ernest Feray (1806-1891), le petit-fils d'Oberkampff, bénéficie d'une instruction très poussée : polytechnicien, il fait des voyages et des stages de formation en Angleterre au cours des années 1820. Il est à l'origine d'une première diversification audacieuse en 1835, par le choix de traiter aussi le lin comme matière première et d'en introduire la filature mécanique au mouillé, suivant le procédé de Philippe de Girard « récupéré » clandestinement en Angleterre. Avec déjà 1800 broches et 220 ouvriers et ouvrières en 1836, l'usine est à la pointe de la production nationale, produisant alors le quart des filés mécaniques en France et s'orientant vers le tissage de linge de table damassé. Féray crée d'autres usines de filature et de tissage le long de l'Essonne, à Ballancourt, à Villabé, au Bouchet. L'indienne sur coton marque le début de l'industrialisation régionale entre 1820 et le

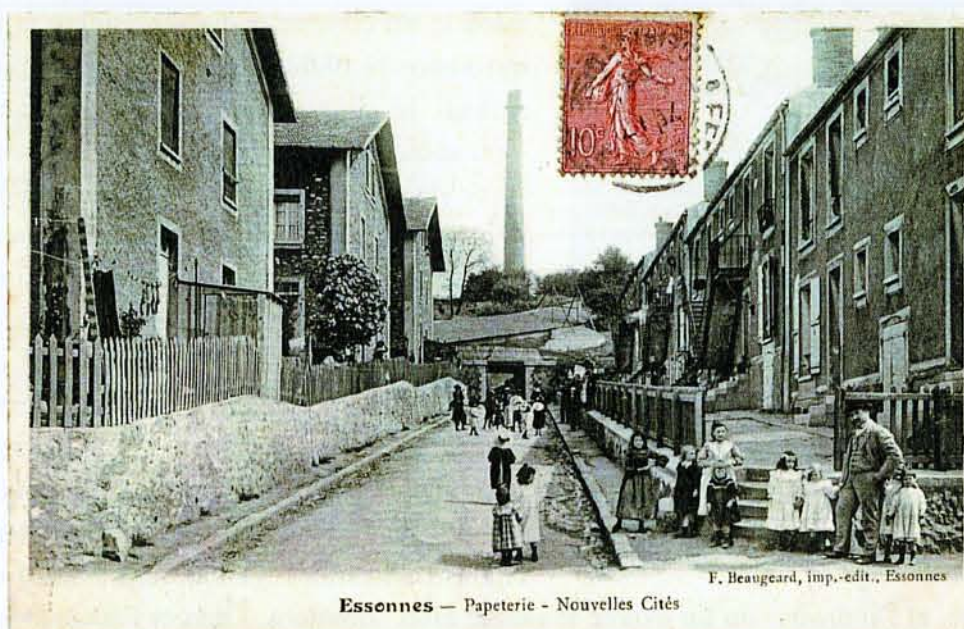
milieu du siècle, et l'industrie du lin exerce le même effet stimulant, l'une et l'autre utilisant encore le travail à domicile à la campagne. Logiquement, la métallurgie, la mécanique et la chimie en profitent aussi, avec de nombreuses applications qui sont autant de conséquences et de stimulants du progrès scientifique, tel le blanchiment à la vapeur et au chlore, procédés utilisés pour les textiles comme pour le papier.

C'est ainsi que les Feray créent une industrie métallurgique et mécanique en complément de la grande usine d'Essonne : avec l'apport de techniciens anglais la fonderie et les ateliers de Chantemerle participent brillamment à l'équipement industriel local, régional et même national, dans le textile, la meunerie, la papeterie et l'hydraulique. Dès les années 1820, c'est un des premiers établissements français de construction mécanique et, en formant une main-

d'œuvre réputée, il aura un effet d'entraînement très stimulant alentour, un siècle et demi durant.



Essonne-Poudrerie : l'une des plus anciennes industries.



La meunerie continue son développement à Corbeil-Essonnes par une deuxième vague de modernisation des Grands Moulins, vers 1817, fondée sur la mouture à l'anglaise avec l'installation de quatorze paires de meules et des transmissions par engrenages de fonte. Le progrès technique est accéléré à partir de 1831 par les nouveaux locataires des moulins, les frères Auguste (1784-1873) et Aimé-Stanislas Darblay (1794-1878) : ils installent 38 paires de meules, des transmissions à courroies, des turbines Fourneyron, puis des machines à vapeur. Ils finiront par acheter en 1863 les grands moulins de Corbeil devenus la minoterie modèle en France. Progressivement, tous les autres moulins de la région sont modernisés sous le contrôle grandissant de l'entreprise Darblay, puissante plus par ses capitaux que par ses effectifs en personnel bien moindres que ceux des entreprises textiles. Devenus dans la seconde moitié du siècle les plus importants industriels de Corbeil-Essonnes, les frères Darblay figurent parmi les principaux capitalistes de France. Ils sont issus d'une famille de marchands ruraux, tenant à la fois auberge, relais de poste et moulin à Etréchy. Passés sous le Premier Empire au commerce international des grains et à la fourniture des subsistances aux armées, ils mènent énergiquement une concentration capitaliste horizontale dans l'industrie des grains avant de diversifier leurs activités dans l'agro-alimentaire (huilerie et féculerie) et surtout le papier.

La vieille industrie de la papeterie a redémarré à partir de 1835, en important d'Angleterre des machines à papier. En 1838, la Société anonyme de la Papeterie d'Essonnes investit beaucoup d'argent pour en faire une entreprise de pointe, sous la direction d'un libraire-imprimeur parisien, Amédée Gratiot (1812-1880). Dans les deux décennies suivantes, elle devient la première papeterie de France, avec huit machines à papier, plusieurs turbines et machines à vapeur. Mais les années ultérieures sont catastrophiques sur le plan de la gestion financière : la hausse du prix des chiffons, deux incendies accidentels coup sur coup, l'effet d'un surinvestissement trop aventureux ou la frilosité des banques face à l'industrie moderne entraînent la faillite de l'entreprise et, en 1867, son rachat par les Darblay qui paient 1,1 MF une entreprise estimée sept fois plus.

Vers 1860, Corbeil et Essonnes constituent une petite agglomération très industrielle de huit mille habitants dont 4600 à Corbeil et 3500 à Essonnes, stimulée par l'arrivée du chemin de fer en 1840 (c'est alors la quatrième ligne construite en France) et un port fluvial actif en contact avec la rue industrielle que constituera bientôt la Seine avec tous ses débouchés en aval. On y dénombre quatorze entreprises industrielles, dont deux sont les premières de France (papier et farine), deux autres haut placées sur le plan qualitatif (construction mécanique et industrie textile), et un tissu industriel de petites ou moyennes entreprises comme l'imprimerie Crété dont le développement, à partir de sa création en 1829 et de sa modernisation dans les années 1840, se fait en liaison avec la papeterie et le marché parisien c'est-à-dire national de la presse et du livre. On peut y voir à l'œuvre une logique de synergie industrielle dont les Feray et les Darblay sont très représentatifs, avec notamment l'objectif d'Ernest Feray de faire de l'Essonne une « vallée industrielle » textile, comme en Normandie ou en Alsace.

Les conditions de travail y sont conformes au modèle industriel - notamment par l'emploi des femmes et des enfants, et le temps d'apprentissage très court - et une partie du patronat commence à prendre conscience de la question sociale et de l'utilité d'un certain paternalisme pour fixer la main-d'œuvre, notamment par des logements ouvriers.

La deuxième phase de la Révolution industrielle renforce durablement la spécificité industrielle de l'agglomération.

La « seconde industrialisation » voit l'arrivée de nouvelles activités industrielles, le déclin de certaines et l'accomplissement d'un vaste processus de spécialisation et de concentration capitalistique.

Le déclin du textile est inexorable, accentué par la dépression des années 1880. A partir de 1860, les produits hauts de gamme de Chantemerle sont très concurrencés par ceux des entreprises anglaises, belges et suisses, ce qui explique l'engagement protectionniste militant d'Ernest Feray. L'entreprise tourne à perte pendant plus de vingt ans. La filature et le tissage du coton puis du lin disparaissent. Le dernier essai d'une filature de lin moderne aux Tarterêts est ruineux. La page Feray est tournée après 125 ans d'activités et, en 1894, tout est vendu aux Darblay.

La minoterie se maintient malgré la conversion des Darblay au papier. Ceux-ci restent actionnaires de la Société des Grands Moulins de Corbeil qui connaît dans les années 1880 sa quatrième modernisation, avec la mouture hongroise (à cylindres) et la construction de silos en meulière très modernes. Avec d'assez faibles effectifs de main-d'œuvre c'est une des premières entreprises de France, dirigée de Paris.

La papeterie connaît un nouvel essor grâce à l'arrivée des Darblay qui y

20 MEDAILLES D'OR
ET TOUS LES PREMIERS PRIX
SANS EXCEPTION, DEPUIS 4 ANS
EXPOSITION UNIVERSELLE 1878
MÉDAILLE D'OR ET LÉGIION D'HONNEUR

MATÉRIEL D'ENTREPRENEUR

PORTEUR DECAUVILLE **BREVETÉ S.G.D.G. FRANCE & ÉTRANGER**

TRANSPORT DES RÉCOLTES

CHEMIN DE FER PORTATIF A POSE INSTANTANÉE

ADOPTÉ PAR L'ARTILLERIE, LE GÉNIE, LES PONTS ET CHAUSSEES, LA VILLE DE PARIS.

CONSTRUIT PAR LES ATELIERS DECAUVILLE AINÉ À PETIT-BOURG (SEINE & OISE)

ENVOI A L'ESSAI

1400 CLIENTS EN 5 ANS

ÉVITER LES CONTREFAÇONS

FONCTIONNE DANS TOUS LES PAYS DU MONDE. VOIR LA LISTE DES CLIENTS SUR LE PROSPECTUS ENVOYÉ FRANCO SUR DEMANDE

UNE VOITURE ATTEND LES VISITEURS LES MARDI & VENDREDI TRAIN DE 10 H 15 GARE DE LYON POUR EVRY-PETIT-BOURG

SERVICE DES USINES

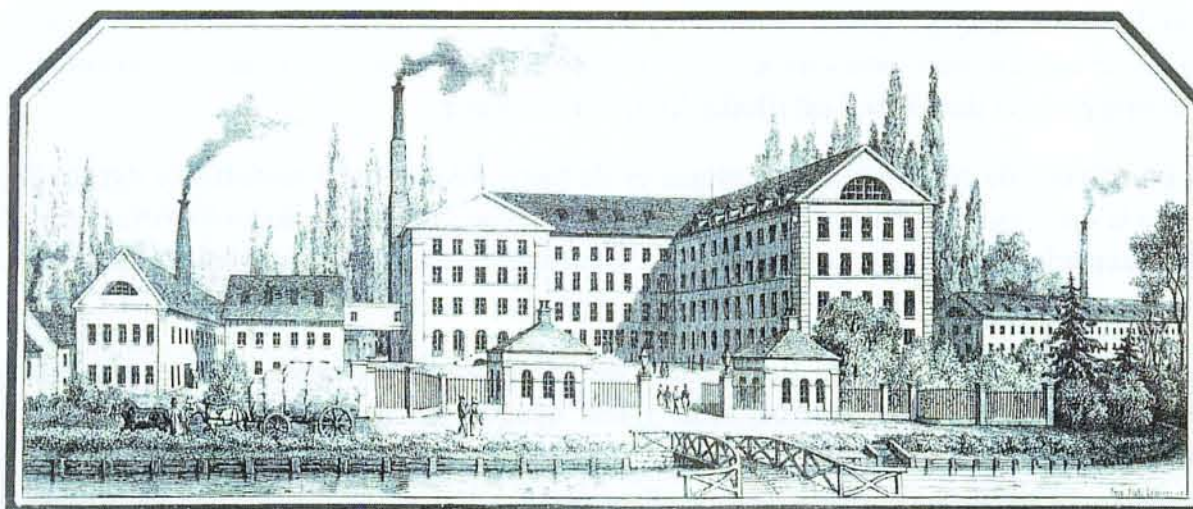
lancent une troisième vague de modernisation. Ils convertissent la plupart de leurs moulins sur l'Essonne à la fabrication de pâte de bois ou de paille. En 1894, ils édifient une usine supplémentaire aux Bas-Tarterêts, en bord de Seine. En 1900, 3000 salariés et 24 machines produisent à Essonne 60000 tonnes de papier par an, soit 10% de la production française dans ce qui est alors peut-être la plus grosse usine de papier du monde. L'entreprise se développe aussi dans le sud-est (Bellegarde) et à l'étranger.

Les activités de construction mécanique et de biens d'équipement restent très dynamiques sous la direction des Darblay qui développent la fonderie et les constructions mécaniques de Chantemerle. L'école professionnelle de Chantemerle bénéficie d'une grande réputation et ses anciens élèves contribuent à l'essor de la mécanique dans la toute la région.

La nouveauté vient alors de l'installation de la construction ferroviaire. Dans la seconde moitié du siècle, les Decauville, issus d'une dynastie de gros fermiers installée depuis l'Ancien Régime à Courcouronnes et à Evry, se lancent dans l'industrie de la chaudronnerie et des constructions mécaniques en installant des distilleries d'alcool de sucre de betteraves, puis dans la construction du "porteur Decauville" (chemin de fer à voie étroite) qui va triompher dans le monde entier après l'Exposition universelle de 1889. Leur grande usine, édifiée dès 1881 aux Tarterêts, occupe un millier d'ouvriers qui, outre des rails, produisent aussi des locomotives et des wagons, des cycles et, même, après le tournant du siècle, un modèle d'automobile appelé « voiturelle ».

Paul Decauville (1846-1922) comme son ami Ernest Féray, comme les Darblay, comme Léon Cassé ou Jules Crété, a exercé sur place des responsabilités électives. Mais il faut reconnaître qu'à la veille de la Première guerre, la puissance dominante à Corbeil-Essonne est celle de la famille Darblay, au point qu'on a pu parler de « Darblayville », d'autant plus que Paul Darblay (1825-1908) a su soigner sa notoriété en faisant comme si, avant sa famille, il n'y avait rien eu. Cette captation d'héritage aux dépens notamment des Féray, pour les constructions mécaniques, et de Gratiot, pour la papeterie, a faussé la vision de l'histoire industrielle de Corbeil-Essonne. Au surplus, l'œuvre de ces entrepreneurs dynamiques n'est pas dissociable du travail des masses ouvrières qu'ils ont su diriger.

En 1900, l'industrialisation de Corbeil-Essonne résulte d'un processus plus que séculaire, détruisant ici pour mieux édifier à neuf ailleurs, créateur d'un tissu industriel dynamique qui est aussi un remarquable foyer d'innovations technologiques. A ce moment-là, on peut observer l'existence d'un véritable gisement de compétences et de savoir-faire, qui essaimera dans de nombreux domaines et perdurera près d'un demi-siècle en facilitant, dans une certaine mesure, les réorientations ultérieures.



Vue de l'usine de Chantemerle vers 1860 : de gauche à droite, l'atelier des constructions mécaniques, la filature et la tissanderie.



CORBEIL. - Hôtel de Ville, Grands Moulins et la Tour

Krebs, édit., Corbeil

DE Corbeil À Évry-ville nouvelle : la ville monte sur le plateau

André DARMAGNAC

Au XXe siècle, l'essor de ce vieux foyer industriel se poursuit. Les entreprises fondées au siècle précédent par les familles Darblay, Decauville, Doittau, Crété... sont toujours les principaux supports de cette prospérité, jusque dans les années 1960 et 70. Leurs patrons ne sont plus aux commandes de la municipalité. Pour la plupart, ils résident maintenant à Paris ou à Neuilly, mais leurs attaches restent parfois. C'est notamment le cas pour la famille Darblay, qui occupera longtemps le fauteuil de maire de Saint-Germain-lès-Corbeil. Dans les deux communes de Corbeil et d'Essonne, fusionnées en 1951 par le Conseil d'État, c'est le peuple qui prend la relève. Le PC règne en maître de 1959 à 1995.

En 1965, quand est prise la décision de créer une ville nouvelle autour d'Évry, préfecture du nouveau département de l'Essonne, la commune unifiée de Corbeil-Essonne vit encore dans une ambiance plus provinciale que banlieusarde. Ses habitants résident et travaillent sur place dans une proportion de 80%. C'est bien ce qui aura compté le plus dans le choix de centrer cette ville nouvelle non pas du côté de la boucle de l'Orge, cette poche de banlieue parisienne qu'elle avait pour ambition de structurer aussi, mais du côté de la vieille sous-préfecture, au confluent de la Seine et de l'Essonne. Car l'objectif des villes nouvelles de cette génération était d'abord de rapprocher l'habitat et l'emploi. Pour faciliter une certaine autonomie par rapport à Paris, elles se concevaient comme des pôles urbains amalgamant un morceau de banlieue et une vieille cité provinciale. L'opportunité de se greffer sur un vieux pôle urbain existant, qui se retrouve aussi à Cergy-Pontoise, était vue comme un gage de réussite.

Dans une première phase d'Évry-ville nouvelle, les branches industrielles de Corbeil-Essonne sous-tendent ce débordement sur le plateau, qu'il s'agisse de l'imprimerie, de l'informatique ou des mécaniques de précision. Aux vieilles entreprises s'en ajouteront de nouvelles, accueillies dans les vastes zones d'activités, qui succèdent aux champs de blé-betteraves.

Cette continuité se combine pourtant avec de profonds changements, tant dans les mutations technologiques que dans le peuplement et les modes de vie. Ainsi trois phases bien distinctes se succèdent, dans la seconde moitié du XXe siècle.

- Une phase municipale, où la mairie est le principal pilote du devenir de la ville
- Une phase d'État, où le pouvoir central prend les commandes, avec la ville nouvelle
- Une phase du marché, marquée par de profondes mutations industrielles

I – LE TEMPS DU POUVOIR MUNICIPAL : ANNÉES 50-60

Au lendemain de la dernière guerre mondiale, la commune d'Essonnes est à gauche depuis longtemps. Après la fusion, en 1951, le Parti communiste règnera sur l'ensemble unifié dès



Essonnes-Filature Chantemerle

1959. C'est lui, et la personnalité du maire, Roger Combrisson, qui resteront l'emblème de cette période. Dès les premières années de la décennie 60, on parle déjà de préfecture et de ville nouvelle, mais les premiers habitants n'arriveront pas avant 1972. Depuis un certain temps déjà, les cuvettes de l'Essonne et de la Seine sont pleines d'usines. Alors les entreprises nouvelles montent à l'assaut du plateau. Ce fut d'abord le cas au sud avec IBM, sur les hauteurs de Pressoir-Prompt. Bientôt arrivera la SNECMA, sur le plateau d'Évry, au nord.

Une « banlieue rouge » typique

On retrouve à Corbeil-Essonnes les grands signes distinctifs de la « banlieue rouge » ; cette première ceinture de communes ouvrières, autour de Paris. Une situation décrite et étudiée par de nombreux chercheurs et auteurs. La forte dominante populaire, assez pauvre, est compensée par des municipalités riches, grâce à la présence de nombreuses industries, qui paient beaucoup d'impôts. Le maire tempère autant qu'il le peut cette pauvreté en redistribuant de généreux services et en construisant beaucoup d'équipements collectifs.

C'est ainsi que Roger Combrisson offre à sa population une piscine olympique, financée sur les deniers municipaux. Suivront une grande MJC, le centre de santé, la crèche et d'autres services encore. Le centre culturel viendra plus tard, mais on construit rapidement un centre d'incendie tout en rez-de-chaussée, le long des allées Aristide Briand, dans une structure capable de supporter un théâtre et ses annexes dans les étages supérieurs à venir. La

personnalité de ce maire communiste impose partout le respect. Les patrons d'usines disent apprécier ses qualités de rigueur et d'ordre, et passent sur l'idéologie qui ne plait pas à tous.

Une économie portée par l'expansion

Pour la sécurité des emplois, la mairie n'a pas besoin d'intervenir. Ils viennent tout seuls, même si des signes d'évolution apparaissent. C'est la période des « trente glorieuses ». L'imprimerie Crété compte plus de 2 000 salariés. D'autres imprimeries plus modestes s'ajoutant au mastodonte, Corbeil-Essonnes s'enorgueillit de posséder la première population française d'imprimeurs. Crété se repose sur un volant de sécurité assuré par quelques gros clients : le tarif-album de Manufrance et sa revue « Le chasseur français », l'hebdomadaire « Confidences », le dictionnaire Vidal à l'usage des médecins et pharmaciens. Une flotte de camions de couleur vert foncé, au logo Crété, parcourt les rues de Paris, pour livrer ses donneurs d'ordre.

Quelques soucis se manifestent pourtant. L'évolution technologique bouscule le métier. La typographie, avec ses vieilles lettres en plomb que l'on assemble pour composer une page, n'a pas disparu, mais elle est relayée par l'héliogravure et par l'offset, qui relève plutôt de la photographie. Les imprimantes à journaux tournent de plus en plus vite. Et des concurrences nouvelles font monter les enchères. Certains hebdomadaires vont se faire imprimer en Italie, aux tarifs plus bas. Et puis une rivalité plus sournoise profite du décalage entre l'univers parisien, aux salaires élevés, et le paternalisme provincial de Corbeil-Essonnes, qui donne des avantages sociaux à ses ouvriers, comme le jardin ou le logement bon marché, mais aussi des salaires inférieurs. L'Italien Cino del Duca en profite pour implanter à Alfortville ses fabriques de presse du cœur concurrentes, en débauchant le personnel chevronné de Crété, alléché par des payes supérieures. Peu importe, Crété reste confiant. La proximité de l'énorme marché parisien ne saurait ébranler une industrie aussi solidement implantée.

Dans la vallée de la Seine, en aval rive gauche, la zone industrielle nord voit toujours fonctionner de vieux fleurons de l'industrie locale : Decauville, Doittau, Gillardoni... qui emploient toujours plusieurs centaines de salariés chacun. Decauville était né et avait grandi sur Évry, mais après un incendie, il avait reconstruit sa nouvelle usine sur Corbeil-Essonnes. Sur la RN7, l'usine Testut fabrique des balances, avec un solide volant de main-d'œuvre hautement qualifiée dans la mécanique de précision. Elle occupe un vieux moulin sur le premier bras de l'Essonne en venant de Paris, à gauche au bas de la descente vers le cœur du village-rue étiré le long de la nationale. Plus tard le supermarché Auchan s'installera à peu près au même endroit. Son vaste parking viendra combler le large bief où se déroulent encore, dans ces années d'après-guerre, les traditionnelles joutes nautiques. Sur la confluence Seine-Essonne, les Grands moulins de Corbeil poursuivent leur multiséculaire aventure. C'est la période où ils abordent une innovation qui va sensiblement diminuer leur nombre de

salariés. Le «coltinage» à dos d'homme de la farine est remplacé par le transport en vrac, au moyen de tout un système de tuyauteries.

En amont dans la vallée de l'Essonne, la papeterie Darblay occupe plus de cinquante hectares sur tout le fond de cuvette, jusqu'aux limites de Villabé. Dans ce secteur à l'écart du reste de la ville, règne une ambiance encore très marquée par le paternalisme style XIXe siècle avec, sur Villabé, le double alignement des petits immeubles ouvriers en meulière, séparés par de confortables jardins potagers. Sur l'autre rive, face aux murs des usines, le long de la rue de la Papeterie, les maisons et petits collectifs se succèdent en continu sur une longue distance, avec un point fort autour de l'entrée majestueuse de ce vaste complexe, marquée par les bâtiments d'administration et le logement de la direction. La voie d'eau est toujours utilisée pour l'approvisionnement, grâce à un tunnel de liaison avec la Seine, sous les hauteurs de Pressoir-Prompt.

En haut de la colline, au bout de la longue ligne droite qui deviendra, après 1962, le boulevard John Kennedy, la vaste usine IBM, toute neuve, marque le contraste d'une ville où l'industrie nouvelle s'ajoute aux anciennes. Elle va bientôt déplacer sa fabrication de machines à écrire électriques vers les Pays Bas, pour mieux se concentrer sur la fabrication de composants électroniques. Ses effectifs continuent cependant à augmenter, atteignant les 3 000 à 4 000 salariés. À l'autre bout de la commune, sur le plateau nord, à cheval sur Corbeil-Essonnes et Évry, la Snecma achète de vastes terrains, pour y regrouper ses usines de Paris et de proche banlieue. La prospérité de la ville paraît assurée pour longtemps.

Maitrise municipale du peuplement



La papeterie occupe tout le fond de la vallée jusqu'au bas de Villabé

La confiance règne chez la main-d'œuvre, dans ces temps d'expansion économique. Les générations se succèdent chez le même employeur, de père en fils, et même petit-fils. On attire même, parfois, les cousins de province. Pas de longs temps de parcours entre le travail et le domicile. Les nombreuses maisonnettes en moellons de meulière cernés de petits silex blancs ne craignent pas encore

d'afficher des « samsuffit » ou « samva ». Les jardins atteignent facilement les 500 mètres carrés.

Mais les zones d'habitat ancien ne suffisent plus pour répondre à la croissance. Alors la ville a lancé le programme de Montconseil, sur les hauteurs du sud, qui est lui-même débordé par une cité d'urgence. En ce début des années soixante le maire envisage, si l'expansion se confirme, de lancer une autre programme de logements sociaux sur les hauteurs du nord, dans le secteur des Hauts-Tarterêts. Il pourrait atteindre les 4 000 logements. Après cela, on envisagerait le cirque de l'Essonne, à l'ouest, vers les territoires de Lisses et Villabé.

Si le maire contrôle toujours la croissance du logement social, la mode de la maison individuelle, qui tend à se développer, va bientôt suivre d'autres logiques. La société IBM avait jusque-là contribué au développement des ensembles collectifs, en investissant dans des opérations comme le parc de Petit-Bourg, à Évry. À l'usage, il ne lui semble pas bon que ses « compagnons » se retrouvent dans le cadre du domicile, après le travail. Elle n'apprécie pas ce confinement, qui favorise la comparaison des bulletins de salaire et l'esprit de contestation. Alors elle réoriente sa politique logement vers des prêts individuels, dont les salariés peuvent disposer à leur guise, de préférence pour des maisonnettes, dans les communes plus éloignées.



La sous-préfecture, coupée de la ville par une voie de chemin de fer .

Traditions et solidarités ouvrières

Jusque qu'au bout des années 60, Corbeil-Essonnes vit dans l'ambiance des traditions populaires héritées du passé. Corbeil, avec sa Sous-préfecture, est certes à dominante classes moyennes, qui gardent certaines distances. Mais tout le monde, ou presque, se retrouve à la baignade dans la Seine, l'été. On ne part pas beaucoup en vacances, pour le moment encore. Les rituelles joutes nautiques, le canotage, les guinguettes saisonnières ou le bal permanent retiennent la population de cette ville de 20 000 habitants environ, où beaucoup se connaissent, ou du moins se situent. Le dimanche, les patrons de PME ou les chefs d'usines suivent leurs jeunes sur les stades, encadrent les clubs, invitent leurs salariés à la partie de pêche. Les ponts sur les divers bras de l'Essonne sont occupés en permanence par des groupes d'hommes en bleu de travail, qui discutent avec les pêcheurs ou simplement regardent passer les voitures.

L'amalgame se fait tant bien que mal entre Corbeil la bourgeoise et Essonnes l'ouvrière. Dans les couches populaires, à côté de l'accent de « titi » parisien, celui d'Essonne, qui traîne

sur le o et roule les r, trahit les nombreuses origines paysannes de l'arrière-pays de l'Yonne et du Gâtinais.

Toute cette vie de petite ville provinciale reste très présente dans les mémoires des anciens, et dans les documents de l'association Mémoire et patrimoine vivant. Leurs nombreux DVD sont disponibles à l'Office de Tourisme de

Corbeil-Essonnes.

La vie syndicale est une base de solidarité de première importance, même si Roger Combrisson juge lourds à manier les vieux réflexes anarcho-sindicalistes. La société civile se structure avec ses associations et à la faveur d'institutions importantes, comme la

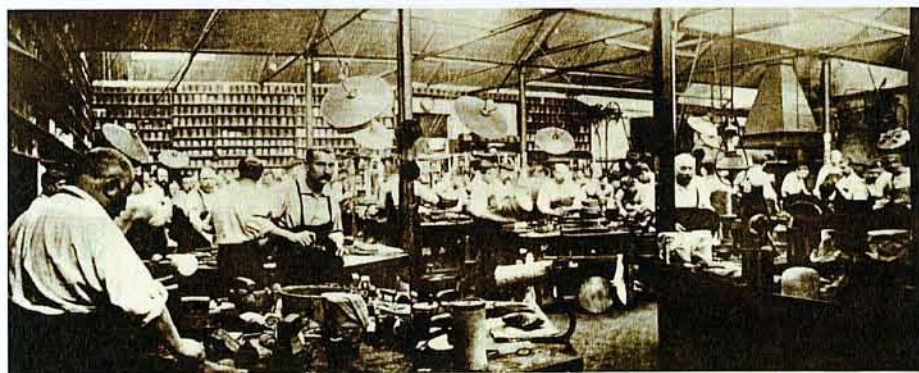


MJC ou l'amicale des artistes, qui disposera bientôt de l'ancienne église des chevaliers Saint-Jean, transformée en galerie municipale d'expositions temporaires.

L'ambiance de l'époque renforce l'à-priori de confiance dans l'avenir. L'expansion économique semble durablement installée, et les savants économistes ou sociologues, comme

Jean Fourastié ou Joffre Dumazedier, qui parlent d'un avenir de civilisation des loisirs, marquent l'esprit des français. On demande aux jeunes urbanistes chargés de concevoir les villes nouvelles de faire preuve d'imagination, pour inventer un cadre de vie adapté à ce monde de l'an 2000. Les ministères se passionnent pour les « équipements intégrés », du type CEC d'Yerres, Centre socio-culturel de Grenoble-Villeneuve... ou de l'Agora d'Évry. Les machines nouvelles ne vont-elles pas dispenser l'homme des tâches ingrates ou fatigantes, lui permettant de se limiter aux activités nobles et épanouissantes ?

On n'envisage pas que l'automatisation puisse engendrer le chômage. Le mois de mai 68 vient d'ailleurs proposer de mettre l'imagination au pouvoir, et de se risquer à l'utopie.



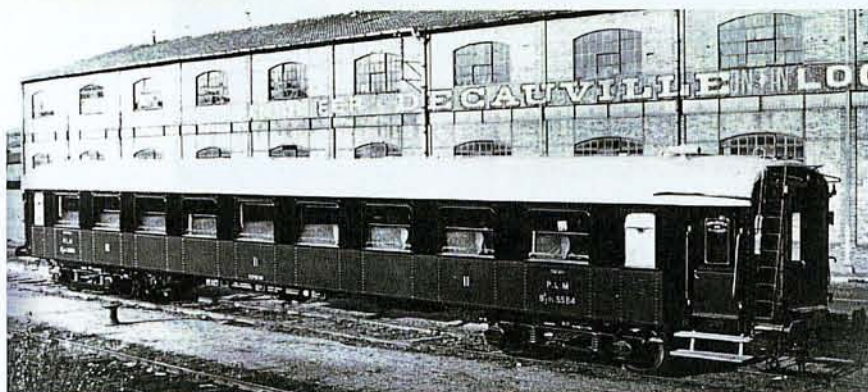
VUE D'UN ATELIER
A. CASSÉ & FILS - ESSONNES (S.-et-O.). FRANCE
La plus grande Fabrique Française de Chapeaux de Soie et Mécaniques

Photo ORLOVSKI Corbeil



Ets L.M. DOITTAU - Usine de Corbeil (S.-et-O.)

L.P.V.A.





Baignade sur la Seine, face à Saintry.



Le moulin du Perray, sur un bras de l'Essonne, joutes au même endroit et Auchan sur ce même bras de l'Essonne comblé, à la place de Testut.



II LE TEMPS DE L'ÉTAT : ANNÉES 1970-80

L'État prend les rênes

L'expansion des trente glorieuses est si forte, que les municipalités sont débordées dans la création de logements. Un plan régional d'urbanisme, le « PADDOG », fut élaboré à la fin des années cinquante, mais il s'avéra vite dépassé par des initiatives désordonnées, mais insuffisantes pour résoudre la crise du logement. C'est dans ce contexte que le nouveau pouvoir gaulliste fera appel au préfet Delouvrier qui, à la tête du District de la région parisienne, puis de la préfecture de Région, élaborera le SDRIF (Schéma Directeur d'Aménagement et d'Urbanisme de la Région d'Ile de France) de 1965, d'où sortiront les villes nouvelles et le RER.

Notons au passage une constante de la politique française, très centralisée dès l'ancien régime. L'État républicain continue à se méfier de ces corps intermédiaires que sont les villes. Il préfère le rapport direct avec les citoyens, et maintient les collectivités locales dans le découpage administratif des vieilles paroisses de l'ère agricole, devenues des communes. Cela donne des maires investis de tous les pouvoirs sur le papier, mais ne disposant pas des moyens pour exercer autre chose, dans les faits, que la gestion des services de proximité. L'urbanisme et le développement économique supposent des outils couteux et de haut niveau de compétence. Quand il s'agit d'entreprendre des opérations d'envergure, l'État fait à la place des villes. C'est une spécificité française.

C'est précisément ce qui se passe avec les villes nouvelles, comme avec la « politique de la ville » vingt ans plus tard. Dès leur naissance, l'État dote les villes nouvelles de puissants moyens pour contenir l'explosion urbaine. C'est d'abord une politique d'acquisition de terrains, qui mettra le plateau d'Évry-Brétigny à l'abri de la spéculation foncière. Elle aurait fait flamber les prix. C'est aussi l'Établissement Public d'aménagement de la ville nouvelle (EPEVRY), une équipe de techniciens de haut niveau, qui élaborera sur place le projet d'urbanisme et pilotera sa réalisation. Elle lance les opérations de logements et commercialise les zones d'activités, en assurant la coordination transversale de tous les services publics. C'est le système du « guichet unique », tant réclamé par les entreprises, car il facilite bien des démarches. L'équipe, logée dans des bâtiments préfabriqués près de la RN7, à l'entrée du village d'Évry, compte une trentaine de salariés dès 1967, pour s'élever jusqu'à 100 à 120 salariés quelques années plus tard.

Au plan national, cet outil est intégré au réseau que coiffe le Secrétariat Général des Villes Nouvelles, chargé de la concertation de tous les ministères dans la réalisation de ces OIN (opérations d'intérêt national). C'est lui qui obtiendra l'individualisation des crédits villes

nouvelles dans une ligne unique du budget national. Elle garantira la sécurité de transit de ces fonds, qui auraient pu exciter, au passage, la jalousie (et inspirer des détournements) de beaucoup de niveaux intermédiaires dans l'édifice administratif.

Ce dispositif spécial est complété, en région parisienne, par une « Comité de décentralisation » et dans les premières années par des primes et redevances pour décongestionner le centre de la région. L'État pénalise par des redevances au m² les entreprises qui s'étendent dans Paris et la première couronne. De l'autre côté, il verse des primes à celles qui acceptent de s'installer dans les zones d'activités des villes nouvelles. Le Comité de décentralisation, pour sa part, a pour mission d'inciter les entreprises à partir en province, tout en sélectionnant celles qui justifient de raisons valables pour rester à proximité de Paris. Le SGVN siège dans ce comité, et laisse aux établissements publics d'aménagement (EPA) le soin de démarcher les clients potentiels.

Au plan local, des circonstances propres à Évry faciliteront le démarrage du projet. C'est surtout le cas avec l'intention de la famille Pastré de vendre ses terres, qui représentaient une grande partie du plateau d'Évry-Brétigny. Les événements de mai 1968 stimulent les transactions, en faveur de l'État.

La « déconcentration » économique.

L'EPEVRY prend donc l'initiative du développement économique. Pour cela, il se dote d'un service spécial d'une trentaine de salariés, appelé « Service promotion emploi », et dirigé par Élio Boulakia dès le départ, jusqu'au début des années 1990. Son premier souci : trouver une



vocation pivot des activités de cette ville nouvelle, en continuité avec l'héritage corbeillois, tout en profitant de la conjoncture du moment.

Deux ou trois branches se prêtent nettement à l'opération : l'imprimerie, l'informatique et ce que l'on nommait alors la « précision ». L'imprimerie Crété, forte de son centre de formation interne de très haut niveau, essaime par création d'entreprises dans les zones d'activités de la ville nouvelle. Il s'agit de grandes entreprises comme CFI, qui compte vite 200 salariés, ou de petites comme Graphoffset, à Bondoufle. Vieux pays d'imprimeurs, le bassin attire d'autres grandes imprimeries : ce seront l'Imprimerie Nationale, et Québecor, qui reprend des établissements jusqu'alors plus proches de Paris.

La mécanique de précision était présente depuis longtemps à Corbeil-Essonnes, notamment avec Testut ou avec la fabrication de machines d'imprimerie. La SNECMA élargit cette branche vers les moteurs d'avion, et renforce le potentiel de compétences avec son centre de formation et l'institut de recherche sur les matériaux de l'École des Mines.

Le pôle informatique-automatismes-robotique prendra le dessus dans cette période, se hissant à la fin des années 80 parmi les « technopoles » les plus en vue au plan international. À IBM-Éssonnes s'ajoutent Logabax, Digital, Hewlett-Packard, Alcatel, et d'autres encore. Au point qu'au début des années 1990, l'État nomme à la tête de la nouvelle université d'Évry-val d'Essonne, un spécialiste de la physico-chimie des matériaux utilisés par les supports électroniques de l'informatique, dans lesquels IBM était spécialisé.

Outre ces ténors de l'industrie, les zones d'activités de la ville nouvelle accueillent un large éventail de PME-PMI. Les services économiques des jeunes EPA constatèrent vite la tendance des entreprises à se déplacer selon les radiales autour du cadran central de Paris. Ainsi pour Évry, la principale cible de prospection fut le secteur sud-est, et en particulier les zones de Rungis et Orly. De cette manière se constitue, dans les années 80, un véritable bipôle Rungis-Évry. Les entreprises d'Orly-Rungis se « déconcentrent » vers Évry, faisant

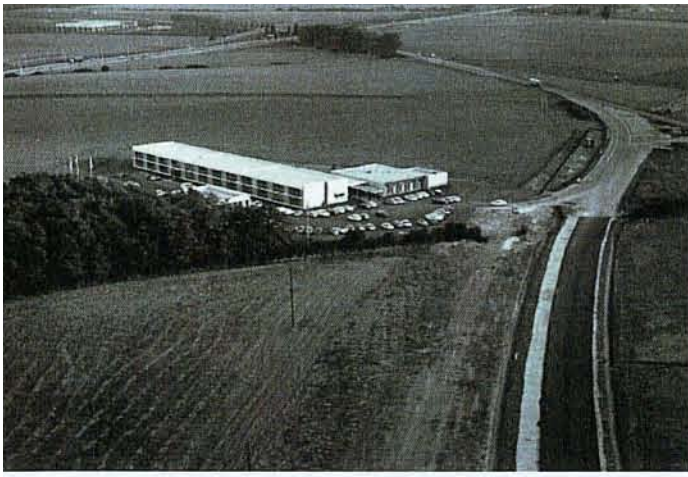
suivre leurs salariés, qui s'installent dans les nouveaux quartiers de logements. Et suivant le mouvement donné, beaucoup de salariés des entreprises restées à Orly-Rungis viennent habiter à Évry. Ceci conduit la ville nouvelle, à la fin des années 1980, dans une situation où 55% environ de ses habitants travaillent sur place ou dans les communes voisines, 25% à Orly-Rungis, 15% à Paris et 5% dans les autres banlieues. Elle avait créé environ 50 000 emplois, soit davantage que de logements.



Le 12 juillet 1972, l'Etablissement Public d'Aménagement de la ville nouvelle d'Évry faisait connaître les résultats du concours désignant le groupement de constructeurs, d'architectes et de bureau d'études auquel allait être confiée la réalisation du premier grand quartier de la ville nouvelle, dit EVRY 1.

Le groupe central des villes nouvelles et le Fonds d'Intervention Culturelle ont estimé qu'en raison de l'ampleur du projet, de la qualité des participants au concours, et des résultats de celui-ci, il était souhaitable qu'un public aussi large que possible puisse connaître et juger les problèmes posés et les solutions envisagées. De là est née l'idée d'« Evry à Paris ».

**Du 26 avril au 27 mai 1973 - Ouvert de 10 h. à 20 h. Fermé le lundi.
Entrée : Cour de Selves. Métro : Champs-Élysées - Clemenceau.
Débats : mardi, jeudi, vendredi 20 h 30. Renseignements : 225 19 72**



Groupe Accor 1970 et 1996

Enfin, toutes ces entreprises venues d'ailleurs sont complétées par la réussite de deux créations nouvelles dans le secteur des services. Elles deviennent vite des multinationales. Il s'agit d'ACCOR et de Carrefour. Elles sont nées dans la ville nouvelle, mais leurs fondateurs sont moins liés au contexte local que les capitaines d'industries d'autrefois, à Corbeil-Essonnes. Pour Carrefour il s'agit des familles Defforey et Fournier, dont le magasin de Sainte Geneviève des Bois fut pionnier de la chaîne, dès les années 60. Sa direction centrale est restée longtemps à Courcouronnes, dans une discrète implantation, derrière le restaurant Courte-Paille. Issu d'une famille lilloise, M. Paul Dubrulle habitait Fontainebleau. Il fonde son second Novotel dans le secteur du Bois-Briard, tout au début de la ville nouvelle, dans la perspective de le compléter par la direction d'une chaîne beaucoup plus vaste, avec la complicité de son associé M Gérard Pélisson. Plus tard, ils hisseront ACCOR parmi les toutes premières chaînes hôtelières au monde.

Derrière ces deux créations, il faut remarquer les vieux ressorts de ce foyer d'industries allumé depuis longtemps à Corbeil et Essonnes mais toujours à l'œuvre : la proximité de Paris et la position carrefour vers un vaste hinterland ; l'est et le sud de la France, l'Allemagne et l'Italie. Ceci fait la différence avec une situation comme celle de Cergy-Pontoise, adossée à un arrière-pays vite limité par la mer. La ville nouvelle du Vaudreuil mesure la difficulté d'attirer des entreprises dans la région de Rouen-Le Havre. Même Cergy-Pontoise, pourtant bien plus proche de Paris, se plaint du même problème et envie la position d'Évry, confortée par le carrefour A6/Francilienne.





Zones d'activité de Saint-Guenault à Courcouronnes et des Bordes à Bondoufle.



L'usine IBM, le long de la RN 7



Allées A. Briand, recouvrant le canal de Chateaubourg, un bras de l'Essonne, et la MJC



Villabé : des maisonnettes construites à la fin du XXe, entre les deux rangées de logements ouvriers Darblay, remplacent les jardins potagers.



Essonnes. Pont sur un bras de rivière.



Maisonnette en moellon de meulière, cernés de silex.



L'ancienne mairie d'Essonnes

Un peuplement encadré

Cette description des activités a dévoilé les principaux courants de peuplement du bassin, dans cette période. Les habitants viennent d'abord pour suivre leur emploi. Mais le mouvement demande à être surveillé de près. Dans ces années de l'après-68, les esprits sont encore marqués par le fameux « métro-boulot-dodo ». S'agissant des logements locatifs, les affectations suivent la règle des contingents : celui du préfet, celui du maire, etc... Alors l'EPEVRY négocie avec les affectataires pour donner priorité à ceux qui ont un emploi sur place. S'agissant du parc accession à la propriété, il suffit de faire passer, dans les entreprises qui arrivent, l'information sur les disponibilités. Tout cela est simple, mais encore fallait-il le confier à une cellule spécialisée, dite du « rapprochement habitat-emploi », très légère. Elle ne compte que deux personnes : le chargé de mission Yves Damoiseau et sa secrétaire.

D'autres ressorts de peuplement viennent pourtant s'ajouter. Le concours dit d'Évry 1, qui choisira le projet proposant les Pyramides, est suivi en 1973 d'une exposition « Évry à Paris », au Grand Palais. Comme pour d'autres grandes opérations d'urbanisme dans cette période (Grenoble, Roubaix..), la très forte médiatisation, télévisions comprises, attire de toute la France une population de gens à l'esprit pionnier, désireux de vivre une expérience sociale originale.

Dans la logique du rapprochement habitat/emploi, la ville nouvelle met en place, dès 1975, un réseau de transports urbains très performant grâce au site propre (voies réservées aux bus), le premier en France. Il sera largement imité par la suite. Dès le début, il relie les quartiers d'habitat aux zones d'activités, et déborde le périmètre ville nouvelle pour desservir tout le plateau de l'Orge à l'Essonne.

, la vague libérale des années Reagan-Thatcher arrive. Les villes nouvelles sont accusées de faire du dirigisme. Elles envisageaient de construire une majorité de logements collectifs, selon la tendance installée depuis la Libération. Progressivement, dans les années 1970, et surtout 80, la politique gouvernementale préférera l'étalement des lotissements pavillonnaires, désavouant la priorité aux transports en commun. C'est plutôt la politique du « tout automobile » qui est encouragée. Les villes nouvelles suivent cet infléchissement, en construisant plus de pavillons que prévu.

L'ancienne imprimerie Crété,
aujourd'hui Helio-Corbeil, en grève



Vie sociale : l'Agora et ses concurrents

La période 1975-80 laissera l'image d'un feu de paille dans l'histoire de la ville nouvelle. Le complexe public de loisir dénommé Agora est soutenu à grands frais par l'EPEVRY et les ministères qui l'ont subventionné. Un ensemble de plus de 100 animateurs, dépendant de plusieurs associations, dont « Évry-animation », donne une vigoureuse impulsion à un programme de loisirs ambitieux. Une équipe de basket de haut niveau, le « Stade Français d'Évry », est attachée à la salle des Arènes. Cette Agora devient un pôle de vie sociale et culturelle rayonnant sur tout le sud parisien. Au point que les habitants engloberont le centre commercial Évry2 dans la même appellation d'Agora.

Parallèlement les Pyramides, qui commencent à être habitées en 1975, fixent beaucoup de ces pionniers en quête d'aventure sociale. Toutes les neuf villes nouvelles de France attirent, dans leurs débuts, une forte dominante de classes moyennes. Partout un électorat composé de jeunes ménages au cœur à gauche porte, aux élections municipales de 1977, le parti socialiste au pouvoir. Dans les Pyramides, des militants associatifs s'activent pour inventer une sorte d'autogestion (terme encore à la mode) du quartier, provoquant parfois des tensions avec la nouvelle équipe municipale d'union de la gauche. Mais tout cela ne dure pas. Dès 1980 l'État retire ses aides au fonctionnement de l'Agora. L'EPEVRY continue un temps encore, mais en 1982, les réformes de décentralisation font glisser le leadership vers les municipalités. La loi



Le Stade français, face à Villeurbanne, gagne aux Arènes de l'Agora, son lieu d'attache, le 23 février 1980

Rocard de 1983 modifie le régime de coopération intercommunale, passant du SCA au SAN. La présidence des EPA, jusque-là réservée à un représentant de l'État, revient désormais de droit à un élu municipal, qui recentrera l'impulsion sur les communes et leurs vieux villages. La plupart des animateurs de l'Agora sont licenciés, l'association Évry-animation sera bientôt dissoute. Dans la vie sociale et culturelle du bassin, deux pôles émergent alors : le Centre culturel de Corbeil-Essonnes, animé par une équipe théâtrale de haut niveau, conventionnée avec l'État, et les Cinoches de Ris-Orangis, qui attirent tous les cinéphiles de la région.

Les opérations d'avant-garde dans le logement collectif, du type Pyramides, de même qu'une certaine forme d'animation socio-culturelle soutenue par l'État, tout cela était, en fait, le fruit d'une époque qui s'achève. L'esprit d'après 68 n'est plus au pouvoir. Les années 80 font place

à l'ambiance néo-libérale, qui pousse les classes moyennes vers les lotissements pavillonnaires dans les campagnes voisines.

C'est le temps des golfs liés aux nouveaux ensembles de maisonnettes pas loin des champs, le temps des « gagnants » et des clubs d'investissement à portée de tous. Le temps aussi du déclin de l'engagement politique et syndical et du repliement sur la sphère individuelle. Le



Animation aux Pyramides

temps de la disparition des rites sociaux d'autrefois. Finies les joutes nautiques, les baignades dans la Seine et les guinguettes. Les petits groupes d'hommes en bleu de travail disparaissent des ponts enjambant les bras de l'Essonne, comme disparaissent des quais de ports bretons les palabres de groupuscules de pêcheurs à casquette bleu-marine.

Vient aussi le temps de l'absorption des vieux fleurons de l'industrie locale dans des entreprises extérieures. Créte devient « la Néogravure ». À cette occasion, les salariés déplacés de Paris, plus aguerris dans le combat syndical, se heurtent au vieux fond provincial de leurs collègues corbeillois, qu'ils traitent de « betteraviers ». Ils comprennent mal les relents du passé : ce vieil « esprit maison » hérité du paternalisme, qui maintient encore des

liens entre les prolétaires et leurs patrons ou chefs. Une étude de Sylvie Contrepois donne de précieux éclairages sur cet épisode significatif.

Dans les années 1980, les populations immigrées sont nombreuses, mais elles viennent encore du Maghreb et du Portugal. S'y ajoute après 1973 et le coup d'État de Pinochet, une petite couche de latino-américains. Avec le glissement des classes moyennes vers les lotissements de maisonnettes, des quartiers comme les Tarterêts commencent à prendre des allures de ghettos de pauvres. Le phénomène n'est pas isolé. Dès l'été 1981, le quartier des Minguettes, près de Lyon, inaugure une longue suite de troubles populaires dans toute la France. De là naîtra, à l'initiative de l'État, ce qui sera qualifié de « politique de la ville ». De là aussi la marche des « beurs » de Marseille à Paris, et les rassemblements de jeunes qui refusent que leurs « potes » soient stigmatisés.

III LE TEMPS DU MARCHÉ : ANNÉES 1990-2000

L'EPEVRY ne disparaît qu'au bout des années 1990, malgré la vague libérale avide d'amoindrir les prérogatives de l'État, et malgré la hâte des maires à se débarrasser de cet encombrant partenaire. Les maires ont soif de reprendre la maîtrise des opérations sur leurs territoires. Mais tel un bulldozer, l'EPEVRY résiste grâce à son patrimoine foncier et grâce aux ressources qu'il tire de la vente des terrains qu'il a viabilisés et équipés.

Au laisser-faire qui s'impose, le libéralisme va ajouter la désindustrialisation.

La désindustrialisation

Dès le début des années 1990, le merveilleux technopole d'informatique-automatismes-robotique, patiemment édifié dans les décennies précédentes, commence à se déliter, prenant à revers les projets de la jeune université d'Évry-Val d'Essonne. Logabax disparaît. Alcatel quitte la tour Évry2. Ils seront suivis par Digital, Hewlett-Packard, et jusqu'à IBM, qui se recentre sur les services informatiques et s'efface ici derrière Altis, après avoir collaboré un temps avec Siemens. Les pays émergents sont bien plus « accueillants » pour la fabrication des composants électroniques. L'imprimerie subit le même sort. Québecor et l'Imprimerie Nationale ferment leurs usines de Bondoufle. L'ancienne imprimerie Crété descend en-dessous de 200 salariés. Même la Snecma, englobée dans Safran, supprime certaines activités.

La logistique est la seule branche pour afficher une prospérité envahissante. Toujours portée par le carrefour A6/Francilienne et par l'énorme arrière-pays, elle profite en plus de la révolution des flux tendus et du recentrage des entreprises sur le cœur de leur métier. Elles ne

gardent que ce qu'elles savent faire mieux que leurs concurrents, et sous-traitent le reste, en particulier les livraisons. Les opérations de messagerie, conditionnement, douane, et même certains assemblages, se font désormais dans de vastes hangars logistiques, appartenant à d'autres investisseurs, auxquels on loue momentanément une partie de leurs volumes. Ainsi la chaîne Carrefour confie à une entreprise de Clermont-Ferrand, qui loue des volumes dans les hangars de Bondoufle, le soin de stocker et de livrer tous les produits frais pour ses magasins d'Ile de France, ainsi dispensés de construire de grands entrepôts. Peu à peu, les hangars logistiques occupent de vastes espaces, à la place des usines Doittau sur Corbeil, ou sur les plateaux de Villabé et Mennecy. L'ennui est qu'ils emploient peu de personnel, et que ce sont des activités éphémères, qui se renouvellent sans cesse.

Des activités, industrielles ou de services, persistent cependant. Les PME se renouvellent dans les zones d'activités créées par l'EPEVRY, qui débordent sur les communes de Grigny et du Plessis-Pâté. La Snecma, devenue Safran, reste une très grande entreprise, même si elle emploie moins de monde. ACCOR a repris les locaux de Hewlett-Packard, et conserve le gros de ses services centraux autour du Bois-Briard, même si la direction générale s'est rapprochée des centres de décisions parisiens. Les dirigeants de la chaîne Carrefour ont suivi le même mouvement, dans de petits bureaux parisiens, tandis qu'une partie des services centraux sont regroupés autour de la gare TGV de Massy. Il en reste pourtant dans les zones d'activités de la ville nouvelle. Le CNES vient de partir lui aussi sur Paris, tandis qu'Arianespace reste, pour le moment.

Les biotechnologies et la génomique sont le secteur qui pointe, depuis les années 2000. Suffiront-elles pour prendre la relève des industries plus classiques ? Elles sont très enracinées dans la région, grâce au dynamisme d'un ingénieur des services EDF de Corbeil-Essonnes : Jean Barataud. À la fin du XXe siècle, il fonde l'association AFM, orientée vers la recherche pour traiter les maladies génétiques. Avec les crédits collectés par le Généthon, il rassemble une équipe de chercheurs de très haut niveau, qui tirent systématiquement parti des possibilités offertes par l'informatique. Les brillants résultats engrangés décident l'État à y déplacer de nombreux laboratoires publics, et à doter l'université EVE d'un Institut de biologie génétique et de bioinformatique. Le premier centre de production de médicaments vient d'ouvrir. Le nouvel hôpital, devenu CHU, complètera cet ensemble, qui aura tous les supports pour être un pôle d'excellence de niveau mondial. Au début des années 2010, laboratoires et entreprises de biotechnologies totalisent 2 000 salariés.

La désindustrialisation touche toute l'Europe, entraînant de profondes mutations dans la vie sociale et les solidarités. Une étude financée par les institutions européennes, pilotée pour la France par une sociologue de Corbeil-Essonnes, Sylvie Contrepois, compare ces évolutions dans six bassins industriels liés à de grandes métropoles, en Grande Bretagne, Allemagne, Pologne, Espagne, Turquie et Corbeil-Évry pour la France. C'est le projet SPHERE, confié à un bureau d'études anglais. Elle montre des manières très différentes, liées aux divers contextes nationaux, de faire face à des mutations aussi profondes.



Les entrepôts logistiques de Villabé



Le Genopôle installé dans les anciens locaux de l'informaticien Digital-Equipement.



L'Institut de Biologie génétique et de bioinformatique de l'université EVE.

L'Allemagne, comme le reste de l'Europe du Nord, a su déplacer ses limites administratives pour suivre l'urbanisation. Le bassin de Nuremberg, qui sert d'exemple dans cette étude, bénéficie d'une bonne collaboration entre un pouvoir urbain fort, au niveau de toute la zone agglomérée, et le monde des entreprises. La riposte de l'Espagne, représentée par des agglomérations de la région de Valence, s'inspire plutôt des « districts industriels » italiens. Elle consiste surtout en une forte solidarité dans le tissu de PME du secteur, qui coopèrent par métiers pour repérer les parts de marché qui restent abordables, vue la concurrence mondiale. La France se distingue par ses vieilles habitudes d'étatisme. Le rôle dominant de l'État, fondateur d'industries (notamment pour l'armement), s'accompagne d'un « mille-feuilles » administratif de petites communes qui n'ont pas bougé depuis 1789, et d'un tissu de PME très indépendantes, qui ont surtout le réflexe de se tourner vers l'État quand la conjoncture se détériore.

Administration locale et peuplement

L'État, qui dans cette période néo-libérale allège ses services, laisse faire les collectivités locales et les entreprises pour tout ce qui concerne le devenir des territoires. Les implantations d'activités et de logements sont de la responsabilité des promoteurs de logements et des investisseurs immobiliers, au gré de leurs acquisitions de terrains. Il concentre ses efforts sur les problèmes qui menacent l'égalité des chances, et en particulier sur la « politique de la ville ». Cela ne l'empêche pas d'inciter les communes à coopérer par le biais de communautés de communes ou d'agglomérations, pour une meilleure prise en charge de ce qui dépasse les services de simple proximité. Mais il les laisse libres de choisir leurs partenaires, ce qui n'est pas toujours simple, avec des vieilles querelles de clochers qui persistent, ou avec les changements d'équipes après les mandats de six ans.

Les regroupements en CA conduisent à des unités plus grandes, mais qui restent quand-même en-dessous des capacités d'un vrai contrôle de l'urbanisme et du maintien de l'emploi. Cela supposerait des moyens plus conséquents, conférant la faculté de mener des acquisitions foncières, et de fortes équipes de développement économique, comparables à ce que l'État avait lui-même mis en place pour les villes nouvelles. Ceci est lourd de conséquences, en particulier pour la maîtrise du peuplement. Les lois du marché poussent en effet à la

ségrégation sociale. Les valeurs foncières ne cessent de monter dans les quartiers riches, ne laissant place qu'à des logements de classes aisées, tandis que les logements sociaux sont confinés dans les quartiers pauvres. Les présidents de CA ne sont pas élus au suffrage universel direct. Ainsi ils n'ont pas autant de légitimité que les maires, et c'est souvent au maire que s'adressent les entreprises ou les promoteurs immobiliers, alors que l'urbanisme relève en principe



de la CA. Cette jungle administrative dérouta beaucoup d'hommes d'affaires, qui avaient connu le « guichet unique » de l'EPEVRY.

Un regroupement plus vaste s'est pourtant esquissé avec l'arrivée du Genopole. Près de trente communes ont souhaité bénéficier des retombées envisageables. Elles vont de la vallée de l'Orge à la vallée de l'Essonne, avec une population de l'ordre de 500 000 habitants déjà présents. Ainsi est née la première agence d'urbanisme hors Paris en Ile de France : l'AUDESO (Agence d'Urbanisme et de Développement Essonne Seine Orge). Toutefois, ses pouvoirs se limitent à l'incitation et à la proposition.

Le peuplement résultant d'abord des initiatives du marché, la tendance à la ségrégation s'accroît, avec d'un côté les lotissements de classes moyennes et de l'autre les quartiers populaires d'immeubles collectifs, qui subissent l'image plus ou moins méritée de ghettos de pauvres. Les médias nationaux, caricaturant les situations, ont ainsi établi pour les Tarterêts, la Grande Borne, les Pyramides... des réputations lentes à transformer. Et les attributaires du parc locatif, comme la préfecture ou le fichier des mal-logés de Paris, ont tendance à ajouter d'autres pauvres aux quartiers de réputation pauvre. C'est ainsi que Paris envoya, au début des années 1990, des Maliens à Évry par cars entiers. Désormais les nouveaux immigrés viennent de cultures lointaines (Afrique sub-saharienne, Inde, Haïti...).

Vie sociale et tendances ségrégatives

La société globale change elle-même, accentuant les effets ségrégatifs. Les nouveaux médias, l'avion, le TGV, permettent d'entretenir des liens sociaux avec des amis ou de la famille à l'autre bout du monde, mais creusent l'indifférence à la proximité géographique. Les classes moyennes et supérieures, qui ont les moyens d'être plus sélectives, relâchent leur rapport à la citoyenneté locale, tandis que le désengagement syndical et politique s'accroît, que le bénévolat recule.

Les lieux publics centraux, dans ce contexte, connaissent une certaine « ethnicisation », par leurs commerces ou par les publics qui les fréquentent. Ceci est net, surtout le week-end dans les rues des centres anciens de Corbeil, d'Essonne, ou dans celles du centre nouveau d'Évry, qui s'est pourtant appliqué à revenir à la rue et qui voit passer plusieurs dizaines de milliers de personnes chaque jour. Même constat au nouveau centre de Massy, et partout en France.

Les solidarités traditionnelles du peuple français sont toujours là, sous-jacentes. Certaines, comme les Secours Populaire ou le Secours Catholique, bénéficient d'une réelle visibilité. D'autres sont plus discrètes. Toutes sont à la recherche d'un nouveau souffle. Des crispations inédites, comme les manifestations « d'indignés » ou les rassemblements sur les lieux publics, donneront-elles des fruits du type nouvelles formes d'être ensemble ? Les Français veulent croire dans les vertus égalitaires de la République, mais le multiculturalisme n'est pas facile à mettre en pratique.

CONCLUSION : VERS UN TEMPS DE MÉTROPOLE ?

Il est loin le temps des industriels-maires de Corbeil. La bourgeoisie locale n'est plus en charge de la création des emplois qui garantiront le gagne-pain aux populations installées. Désormais c'est la ville, entendue au sens du bassin de vie, qui devrait assurer le leadership en la matière. C'est la situation que connaissent la plupart de nos voisins d'Europe. L'État n'est pas à sa place dans le pilotage de la dynamique des territoires urbains, même si son appui reste très important. La France aurait bien besoin de pouvoirs locaux d'un nouveau type, expérimenté dans ses quelques métropoles qui ont su profiter des lois de décentralisation de 1982. Besoin d'un pouvoir local tel qu'observé à Nuremberg, en Allemagne, ou d'un tissu d'entreprises solidaires et organisées, comme dans la région de Valence. Bien conscient de cette situation, l'État s'emploie depuis longtemps à encourager la coopération des communes. C'est dans ce but que par la loi du 10 décembre 2010, il envisageait la création de métropoles. Première étape de décentralisation, la loi de 1982 avait permis à quelques grandes villes d'affirmer leur volonté de se prendre en charge. Ainsi Lyon, Lille, Nantes... ont lancé des stratégies métropolitaines qui confrontent en tours de tables toutes les forces vives, économiques, sociales, culturelles, syndicales... pour définir des objectifs communs et construire la transversalité.

Car la qualité des organigrammes de services nationaux ne remplacera jamais l'inventivité des villes. Celle-ci s'obtient par entrecroisement des réseaux existants d'artistes, d'entrepreneurs, de chercheurs, de syndicalistes, d'enseignants, de militants associatifs... Le centralisme français l'avait fait un peu oublier. Nos voisins européens nous le rappellent avec force.

La France, qui veut moderniser son « mille-feuilles », l'a bien compris, mais les habitudes sont lentes à changer. Surtout quand elles sont installées depuis des siècles. D'autres lois de décentralisation seront peut-être nécessaires. Des élus locaux aussi en prennent conscience. Des négociations ont lieu pour fédérer les moyens des CA de la confluence Seine/Oise, ou dans l'Est parisien. Quelques informations ont circulé pour le plateau entre Orge Seine et Essonne. Alliances vers l'est et l'autre ville nouvelle : Sénart ? Ou vers le nord et la vallée de l'Orge ? Celle-ci ne manquerait pas de logique, rapprochant une vieille vallée d'invention industrielle : l'Essonne, et une autre vallée d'inventeurs de l'agro-alimentaire (Clause à Brétigny, tomates de Montlhéry, chevrier d'Arpajon). L'Essonne est un vieux pays de découvreurs.

Quel que soit le résultat, les deux moteurs qui ont fait la prospérité du foyer de Corbeil-Essonne-Évry sont toujours opérants : la proximité du marché parisien, et le vaste arrière-pays, qui traverse les frontières.

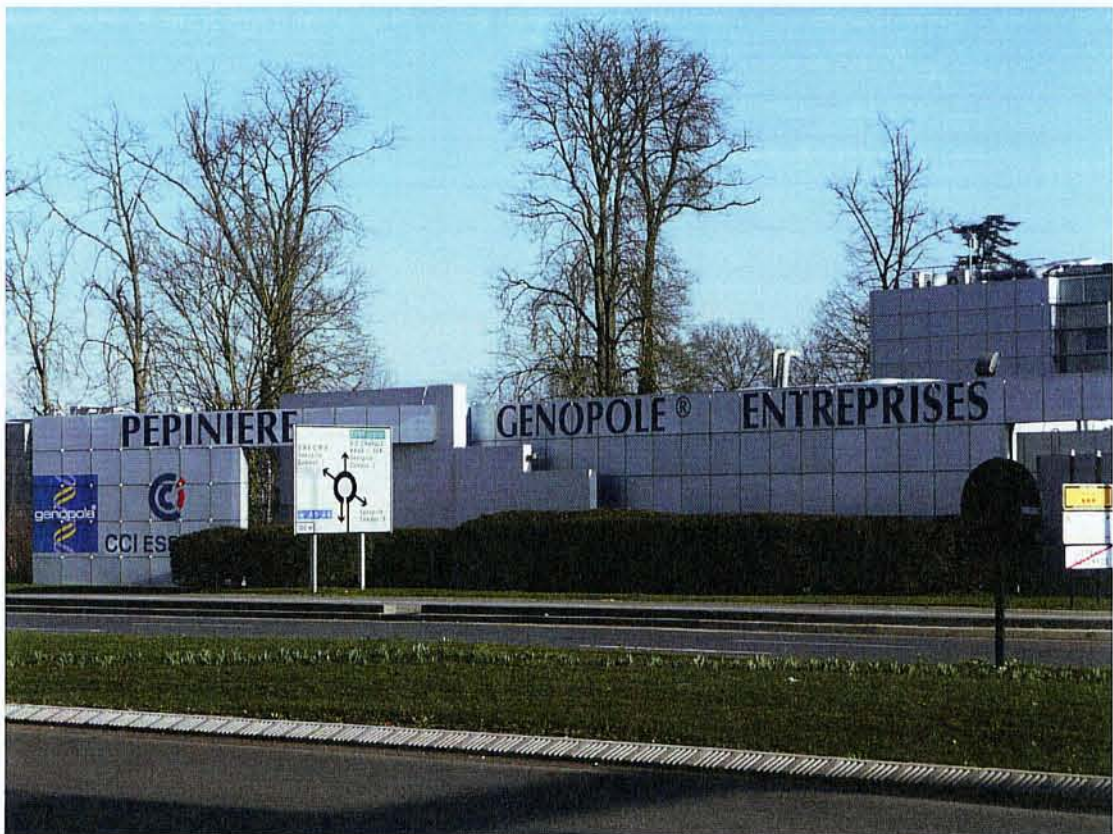


TABLE DES MATIERES

Les métamorphoses d'un vieux foyer d'industries : Corbeil, Essonnes, Evry et Ville nouvelle

Philippe Oulmont : L'expansion industrielle de Corbeil-Essonnes au XIX^e siècle

Une proto industrialisation précoce.....	5
Un décollage industriel spectaculaire.....	8
La deuxième phase de la révolution industrielle renforce durablement la spécificité industrielle de l'Agglomération.....	12

André Darmagnac : De Corbeil à Evry ville nouvelle : la ville monte sur le plateau

I – LE TEMPS DU POUVOIR MUNICIPAL : ANNÉES 50-60.....	16
Une « banlieue rouge » typique	16
Une économie portée par l'expansion	17
Maîtrise municipale du peuplement.....	18
Traditions et solidarités ouvrières	20
II LE TEMPS DE L'ÉTAT : ANNÉES 1970-80.....	24
L'État prend les rênes	24
La « déconcentration » économique.	25
Un peuplement encadré	30
Vie sociale : l'Agora et ses concurrents	31
III LE TEMPS DU MARCHÉ : ANNÉES 1990-2000	33
La désindustrialisation	33
Administration locale et peuplement	36
Vie sociale et tendances ségrégatives	37
CONCLUSION : VERS UN TEMPS DE MÉTROPOLÉ ?	38

Crédit photos : André Darmagnac, Mémoire et Patrimoine Vivant Corbeil-Essonnes, Philippe Oulmont, Dominique Planquette.

Maquette Nadia Simony

Impression

Mémoire et avenir de la ville nouvelle
Siège social :
C/O Service documentation et mémoire
Communauté d'agglomération d'Evry Centre Essonne
500 place des Champs-Élysées BP 62
Courcouronnes
91054 Evry Centre Essonne Cedex 02

[http : //www.agglo-evry.fr](http://www.agglo-evry.fr)
mailto : asso.mvn@laposte.net

5 €